

Aux étudiants en médecine

Dans le dernier numéro de "L'Escholier" l'an dernier, notre ami Médico, nous faisait le reproche, très bien mérité d'ailleurs, de n'avoir pas fait tout ce que nous aurions pu, il aurait pu dire, tout ce que nous aurions dû faire pour notre "gazette". Il avait parfaitement raison. Peu de nous, très peu, ont collaboré. Médico donnait une raison, notre travail. Mon Dieu! je ne le crois pas ou presque pas. Il est vrai que le travail "pour nous maintenir à flot" nous demande la plus grande partie de notre temps, mais, répondons franchement, est-ce que nous ne pouvons pas trouver quelques instants à consacrer à la conservation du petit bagage littéraire acquis au collège?

Plutôt que de courir ici et là, plutôt de bailler aux étoiles ou à la lune, est-ce que nous ne pourrions pas écrire? Oui, et cela serait certes plus profitable et plus agréable que de se désarticuler les maxillaires ou de se donner des entorses sur les trottoirs éventrés de certaines rues, en particulier "des petites rues de travers".

Non, la raison du manque de collaboration des étudiants en médecine, c'est, avouons-le franchement, l'apathie, et aussi, c'est drôle mais c'est comme ça, la crainte... la crainte de se voir refuser l'article enfanté plus ou moins laborieusement.

L'étudiant en médecine en général ne lit pas ou presque pas et partant n'écrit pas. Pourquoi? Il se fait positif. Il s'imagine qu'il ne lui servira de rien d'avoir un peu de littérature. Ce qu'il se trompe! Prenons deux traités quelconques de médecine, naturellement c'est positif, c'est abstrait, l'un cependant est d'une tenue littéraire déplorable, détestable, l'autre, au contraire, est attrayant, la phrase est douce, coquette même. Dites lequel de ces deux traités vous fatiguera le moins? Lequel vous plairait le plus à étudier? Assurément le second. Or si cet auteur avait fait ce que trop parmi nous font, croyez-vous qu'il nous serait si agréable de le consulter, de l'étudier? Pas le moins du monde car il aurait écrit aussi lamentablement que le premier. Il est donc nécessaire que chaque étudiant cultive ce qu'il a de littérature, après tout nous en avons tous un peu.

Mais pourquoi?... nous n'écrivons pas tous des traités de médecine. Parfaitement. Cependant, dites-moi, quel médecin est assuré ne devoir jamais rien produire? quel médecin est assuré n'avoir jamais à donner une conférence, ou à exposer ses observations scientifiques?

Notre apathie est bête, franchement bête, et c'est aller contre notre plus élémentaire intérêt que d'y rester. Nous serions alors comme ces malades qui se refusent à prendre tout médicament, à suivre tout régime, nous mourrions bientôt, c'est-à-dire que nous perdriions le peu que nous avons et serions inférieurs à ceux qui n'auraient pas fait comme nous. Il faut de toute nécessité que notre apathie disparaisse.

Ce n'est pas tant l'apathie que la crainte d'être refusé? Qu'importe le refus! Vous aurez tout de même le profit, votre plume ne se rouillera pas et votre encre ne sèchera pas dans l'encrier, c'est le principal. Etre refusé, mais cela arrive à tout le monde. Jules Lemaitre dut écrire articles après articles avant que l'un d'eux fut accepté à la "Revue des Deux Mondes"; cependant je ne crois pas que Jules Lemaitre fut

Mimi écrit à sa mère

Ma chère maman,

Je ne m'ennuie plus chez mon oncle Ernest et je vous défends bien, petite mère, de me rappeler à la maison. Yves, le cousin Yves qui est depuis quelques jours à l'Université Laval comme étudiant en droit, m'a payé la semaine dernière au théâtre Princess un billet d'orchestre. On jouait Lucie de Lamermore dont j'ai retenu la sextette que je vous exécuterai sur le vieux piano du salon. Les confrères d'Yves donnaient ce soir-là leur première manifestation. Quand je les vis s'approcher de loin au milieu de la rue, gais basochiens, le béret plat sur un côté de la tête et la canne à la main, je restai figée d'admiration au bras d'Yves qui se cachait derrière un gros monsieur pour n'être pas remarqué.

Je ne sais pas grand'chose du Pays Latin et des Bohèmes de Murger, mais il me semblait voir tout de même ses héros gambader et chanter sur une des pages de ses livres. Comme disent les chroniqueurs, le rideau se leva à 8 heures 30 précises. L'orchestre prélude, on se tait; le ténor fait vibrer de toute la force de ses puissants poumons les ondes aériennes sonores de la salle, on se tait: des voix de femmes, chevrotantes et douces, se croisent aux premières, l'harmonie de ces chants italiens me grise toute et l'on se tait.

Le charme de toute la pièce ici se brise. Des ventriloques derrière moi, se répondent et excitent l'hilarité de leurs voisins qui chahutent pendant que de plus sérieux les grondent.

Côteuse désillusion, c'était mes héros, maman, qui faisaient tout ce désagréable brio.

Yves leur pardonnait, moi, pas du tout. "Le chansonnier universitaire ne consacre aucune de ses pages à ces hurlements-là, dis-je à mon cousin, pourquoi n'entendent-ils pas plutôt dans les intermèdes (Yves me dit qu'entr'acte est vicieux et archaïque) Funiculi, funicula, ou tant d'autres choses encore?" Yves m'affirma bien là cependant que l'esprit latin ne se perd pas chez eux et que les élèves de première sont bien excusables après tout de ne pas être familiers avec le vieux répertoire du Quartier. Nous sommes sortis là-dessus au tomber du rideau.

Le long des couloirs, ils ont bien un peu taquiné Yves, mais ne m'ont déroché que quelques oillades discrètes dont j'ai naïvement souri.

Dans le tram, Yves m'a juré qu'ils grandiraient et que dans quelques mois, je serais éprise d'eux.

Qui sait, maman? — il faut donc bien me surveiller.

Votre petite Mimi.

Montréal, 26 septembre.

un trop mauvais écrivain. Il faut avoir du courage.

Cette crainte m'étonne de la part de futurs médecins. Quand une matière vous est ardue, l'abandonnez-vous dès le premier échec? Non, vous recommencez, "vingt fois sur le métier vous remettez votre ouvrage". Faites donc ainsi pour "L'Escholier". Écrivez, écrivez, si on vous refuse, écrivez encore. Tout succès dépend de la persévérance qu'on a mise à poursuivre son but.

Donnons avec générosité notre collaboration à "L'Escholier" afin qu'il vive d'une vie plus forte. Car c'est de l'effort de tous qu'est faite sa vie.

JEAN BLANC.

Nuit de lune, nuit musicale....

Les montagnes, couchées en rond, font le gros dos
Sous le ciel.

L'ombre monte des vallons avec la fumée

Des toits clairsemés

Ensevelissant dans une transparence d'un bleu incertain

Les arbres que la nuit resserre.

Une écharpe traînante d'or ancien s'effiloche

Aux aiguilles des pins.

Dans les sous-bois molletés de fougères les bolcaux maigres

Font des zébrures blanches.

Une mauve s'inquiète un instant dans l'air mauve

Et regagne,

D'un vol flexible qui lentement s'enrubanne

Autour d'un sapin solitaire,

Sa demeure où l'invite le soir.

Les nénuphars piquent les eaux lustrées

Du lac immobile

De perles blanches.

Tout-à-l'heure, une étoile a glissé,

Palpitante et menue,

Parmi les perles blanches des nénuphars.

Puis une autre. Puis d'innombrables.

En furent bientôt les eaux lustrées

Du lac immobile

Finement saupoudrées.

On dirait, à présent, que sur la pente de la colline

Un tablier de neige s'est posé.

Vois-tu pas, mon amie, la dentelle

Que fait à nos pieds

Le clair de lune à travers le feuillage?

Sur le buisson, frôlé de l'aile voyageuse

Du croissant lumineux, voletant

Les pétales grelottants de la rose incarnate

Qui, ce matin, accueillait ton baiser.

Sous cet averse de parfums

Le rossignol prélude.

Il exalte la mort de la fleur, couleur de tes lèvres.

De tes lèvres de bergère énamourée,

Que je respire en inclinant vers moi

La tige pliante de ton corps.

Sois sage. Retiens ta caresse.

Que cette minute aux reflets d'opale apaise

Nos âmes qu'une même douceur attendrit.

Entends, ô mon amie, entends battre

Le cœur immense de la nuit

Dans cet hymne strident et pur qu'exhale

La flûte de cristal du rossignol caché.

SYLVANDRE

Messe du S.-Esprit

Mercredi, le quatre octobre prochain, se dira devant toutes les facultés de l'Université Laval, la messe traditionnelle du S.-Esprit.

L'heure du départ de l'Université (coin des rues S.-Denis et S.-Catherine) sera annoncée par des affiches officielles dans toutes les facultés.

En même temps qu'une fête religieuse cette journée est aussi le "Marengo" de tous les étudiants.

La manifestation qui a toujours lieu, pendant le trajet, est regardée comme la plus majestueuse de l'année.

Donc c'est de notre devoir de la rendre digne de son nom.

Ce jour là est le seul où Montréal a le bonheur et la curiosité (qui n'est pas banale) de voir tout Laval réuni et groupé par Facultés, sachons donc éblouir notre métropole, par l'originalité de notre costume et de nos chansons.

Si vous voulez que l'on parle avec orgueil de nos manifestations, tâchons, en gardant nos rangs dans le milieu de la rue, en ne brisant pas les vitres, en n'insultant pas surtout, vous les gentils-hommes, les dames qui passent, de faire oublier la pitoyable manifestation du

Princess et de montrer au public que la classe la plus élevée et la plus regardée surtout de la ville sait s'amuser intelligemment.

Au point de vue national, on ne passera pas pour des "coloniaux" ou des "canadiens bêtes".

Et au point de vue social, on dira "ce sont des gentilshommes".

L'Escholier, par son humble voix mais qu'il voudrait universelle dans toutes les Facultés, (comme porte-drapeau de leurs idées, et comme écho de leurs paroles) exhorte donc tout le quartier Latin à faire de sa fête, je dirai nationale, une fête grandiose et enthousiaste, mais toujours digne de son nom de Latin.

Aux étudiants de Laval

Les directeurs du théâtre Saint-Denis, désireux d'obtenir l'amitié et l'encouragement des Étudiants de Laval, leur offrent, à eux spécialement, un moyen de faire de l'argent, tout en vaquant à leurs occupations quotidiennes.

Pour plus amples informations, adressez-vous à Gustave Chauvin, étudiant en Droit.